

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard ATHANASIADES

Le chant de Bérénice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1984, tome 80, p. 182-190

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Le chant de Bérénice

L'histoire a laissé peu de traces de cette princesse juive, née en l'an 28, fille du roi Hérode Agrippa I^{er} et sœur du roi Hérode Agrippa II. Ces deux monarques furent liés étroitement aux plus anciens développements du christianisme : le premier, frère d'Hérodiade, fit mourir saint Jacques et jeter saint Pierre en prison ; quant au second, dont la tyrannie et le comportement irritèrent fortement les Juifs, c'est devant lui et sa sœur Bérénice que saint Paul présenta sa défense en 59 à Césarée.

Chacun connaît la phrase de Suétone évoquant le drame de Bérénice ; « *Berenicen statim ab urbe dimisit invitum invitam* »¹ (« Quant à Bérénice, il la renvoya aussitôt de Rome, malgré lui, malgré elle »). C'est à peu près tout ce que l'histoire ancienne a retenu de ce grand amour impossible entre Titus et Bérénice « et de cette passion fameuse pour la reine Bérénice à laquelle, disait-on, il avait même promis le mariage » : « *propterea quod insignem reginae Berenices amorem, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur* ».¹

Certes l'historien juif d'expression grecque Flavius Josèphe² avait déjà mentionné les relations de Titus et de Bérénice, de même que Tacite³ un peu plus tard ; mais les paroles célèbres de Suétone sont les seules qui aient vraiment traversé les siècles et Racine les cite au début de la préface de sa tragédie, indiquant par là même la source historique essentielle à laquelle il a puisé.

Écoutée aux portes de la légende, transfigurée par ce que Corneille appellera « les embellissements de théâtre » et Racine « les droits de la poésie », la voix de Bérénice se diffusera en échos prolongés, chargés d'illusion, de regret, de grandeur d'âme et de mélancolie.

¹ Suétone, *De vita XII Caesarum* (La vie des 12 Césars), L. VIII.

² Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*.

³ Tacite, *Historiae* (Histoires), L. II, ch. 2 et 81.

C'est le 28 novembre 1670 que la troupe de Molière présente au Palais-Royal *Tite et Bérénice*, comédie héroïque de Corneille. Une semaine auparavant, le 21 novembre, la tragédie de Racine *Bérénice* avait été jouée pour la première fois à l'Hôtel de Bourgogne. Les deux pièces connurent le succès puisque celle de Corneille fut représentée 21 fois et celle de Racine 30 fois. On a parlé d'une confrontation entre les deux auteurs organisée à leur insu par la duchesse d'Orléans, Henriette-Anne d'Angleterre. C'est Louis Racine d'abord qui l'affirme, puis Fontenelle dans sa *Vie de Corneille* et Voltaire aussi reprennent l'anecdote. Mais ceci n'a vraiment aucune importance, ni aucune authenticité, pas plus d'ailleurs que les allusions que l'on a cherchées à la vie privée du jeune Louis XIV.

Bérénice à vrai dire n'est pas une grande héroïne cornélienne. Dans l'intrigue assez complexe imaginée par Corneille, elle est dominée par sa rivale Domitie qui veut conquérir à la fois Tite et l'Empire. Son chant d'amour cependant obsède encore la solitude de Tite :

*Et mon cœur malgré moi rappelle un souvenir
Que je n'ose écouter et ne saurais bannir.
Ma raison s'en veut faire en vain un sacrifice :
Tout me ramène ici, tout m'offre Bérénice.*⁴

Mais plus qu'une voix peut-être, Bérénice, pour Tite, est un regard. L'Empereur sait que si elle revient tout peut recommencer :

*Car mon cœur fut son bien, à cette belle reine,
Et pourrait l'être encor, malgré Rome et sa haine,
Si ce divin objet, qui fut tout mon désir,
Par quelque doux regard s'en venait ressaisir.*⁴

Et Bérénice revient. Sa voix blessée par l'absence est d'abord celle de l'humilité et de la soumission, mais elle est doucement insistante, car la reine sait que l'amour se fortifie de la présence.

La pièce de Corneille est la pièce du retour de Bérénice après « un si cruel exil ». Elle va dans le sens de la vie et de l'espoir ; elle est une rencontre, et le titre est significatif à cet égard qui, par l'union des deux noms, symbolise

⁴ Corneille, *Tite et Bérénice*, II, 1.

cette rencontre. Elle dévoile un combat : Bérénice, tout autant que Domitie, connaît son pouvoir :

*Mais je n'ai qu'à le voir pour calmer ces alarmes.*⁵

Dans cette œuvre assez dure, ce n'est qu'au dernier acte que la voix de Bérénice se brise et trouve sa musique la plus émouvante :

*Laissez-moi la douceur de languir en ces lieux,
D'y soupirer pour vous, d'y mourir à vos yeux :
C'en sera bientôt fait, ma douleur est trop vive
Pour y tenir longtemps votre attente captive ;
Et si je tarde trop à mourir de douleur,
J'irai loin de vos yeux terminer mon malheur.*⁶

Mais c'est aussi dans ce dernier acte qu'elle atteint sa vraie hauteur. Le renoncement de Bérénice, malgré l'avis favorable du sénat romain, est la double victoire de l'amour et de l'honneur, de cet amour « honoré d'honneur », si bien compris par Péguy. Bérénice donne ainsi l'accord final : la victoire conjuguée de l'amour et de l'honneur :

*Puisque enfin je triomphe et dans Rome et de Rome.*⁷

Bérénice de Racine est la tragédie de l'adieu. Chaque personnage se trouve par là même vidé de sa force de vie, de sa force de présence sur la scène. L'œuvre est construite sur quelques notes dominantes, incessamment reprises par tant de voix désespérées. Partir — Adieu — Hélas : trois notes autour desquelles se tissent de nombreuses variations, entraînant Antiochus, Titus et surtout Bérénice dans une même musique aux échos multipliés :

Antiochus — Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus.

Titus — Portez-lui mes adieux, et recevez les siens.

Bérénice — Hélas ! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer ?⁸

Chant de départ, chant d'adieu, chant de mélancolie.

⁵ *Op. cit.*, IV, 2.

⁶ *Op. cit.*, v, 4.

⁷ *Op. cit.*, V, 5.

⁸ Racine, *Bérénice*, I, 2 ; III, 1 ; V, 5.

Il ne s'agit point dans cette étude d'analyser la pièce de Racine, d'évoquer certains événements, de décrire des attitudes ou des comportements, de sonder les cœurs. Mais bien plutôt d'écouter une voix, la voix de Bérénice, voix de reproche, de soupir et de plainte, voix inconsolée. Car là est le vrai miracle de cette tragédie, si parfaite à tant d'égards. Jamais peut-être un personnage de théâtre ne s'est défini aussi exactement par un chant dont l'absolue présence recouvre tout le drame, si bien que les paroles d'Antiochus et de Titus ne sont que les échos affaiblis du chant de Bérénice :

Antiochus — Je demeurai longtemps errant dans Césarée,
Lieux charmants où mon cœur vous avait adorée.

Titus — Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.⁹

Le vers de Titus à Antiochus :

Vous ne faites qu'un cœur et qu'une âme avec nous (III, 1)

qui lie psychologiquement les personnages par l'amour et l'amitié, devient ainsi plus vrai encore et s'accroît de résonances nouvelles. Ce double accord crée l'harmonie fondamentale de la pièce et lui donne son pouvoir de beauté et de pureté, malgré le déchirement des cœurs.

Chant d'amour essentiellement que celui de Bérénice, venu du plus profond d'elle-même, mais de l'amour impossible, regretté ou perdu, chant de l'absence à laquelle on ne peut pas croire et à laquelle pourtant il faudra se résigner :

*Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?
Que le jour recommence et que le jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?¹⁰*

Dans ces vers célèbres, au ton de si douloureuse intimité, la mélodie chante à chaque mot, disant, dans l'étouffement des sonorités, la mélopée des mots répétés et l'étirement alangui de la phrase, la lente monotonie des jours et la

⁹ *Op. cit.*, I, 4; II, 2.

¹⁰ *Op. cit.*, IV, 5.

longue peine de l'absence que les noms aimés de Titus et de Bérénice ne pourront plus habiter. Chaque matin, le jour créera une douleur nouvelle et chaque soir le souvenir meurtrira les amants séparés. Irrémédiablement.

Le chant de Bérénice se construit sur la mélodie des mots les plus simples, de ceux qui laissent le mieux transparaître cette vibration indéfinissable qui est le secret de la poésie racinienne :

*J'aimais, Seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée :
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.*¹¹

La pièce s'achève alors dans « cette tristesse majestueuse » dont Racine parle dans sa Préface, dans la paix du renoncement, de la résignation plutôt, du silence, paix amère cependant, paix tragique, puisque les cœurs sont désolés, ravagés, privés de ce qu'ils aiment et atteints mortellement du mal de ne plus pouvoir aimer.

Au XVIII^e siècle, la voix de Bérénice est plus étroitement musicale, mais sans échos renouvelés, puisque quelques compositeurs s'inspirent plus ou moins librement de l'histoire ou de la légende, de l'œuvre de Racine surtout: Porpora, Haendel, Galuppi, Piccini notamment. Puis, cette voix trop lointaine se perd, comme ces sources du désert qui disparaissent dans les sables.

C'est durant l'été 1940 que Robert Brasillach, alors prisonnier de guerre à Neuf-Brisach en Alsace, écrivit une pièce de théâtre que l'on peut considérer comme son chef-d'œuvre, *Bérénice* ou *La reine de Césarée*. Depuis longtemps déjà chantait dans sa tête le nom magique de la princesse juive abandonnée :

*J'écrivais sur le beau papier bleu à en-tête du Tribunal cantonal une pièce sur Bérénice que j'avais envie d'écrire depuis la classe de seconde, fondée sur les deux faits historiques que Bérénice était Juive et qu'elle avait quatorze ans de plus que Titus.*¹²

¹¹ *Op. cit.*, V, 7.

¹² R. Brasillach, *Journal d'un homme occupé*, Ed. Les Sept Couleurs, 1955, Plon, 1968.

La pièce connut deux lectures publiques au camp de Soest en Westphalie où Brasillach fut transféré peu après. Mais ce n'est qu'en 1944 qu'elle fut publiée dans la revue *La Chronique de Paris* (numéros 6 et 7) que Brasillach venait de créer. Puis ce fut le silence, en raison naturellement des choix politiques de l'auteur, accusé de collaborationnisme et d'intelligence avec l'ennemi, et fusillé le 6 février 1945 au Fort de Montrouge.

L'œuvre ne fut véritablement éditée qu'en novembre 1954 aux Editions Les Sept Couleurs, mais c'est surtout sa représentation sur scène qui allait révéler toute sa beauté. Celle-ci eut lieu le 26 juillet 1957 aux Arènes d'Avenches. Alice Cocéa tenait le rôle de Bérénice et Raymond Hermantier celui de Titus ; Gilles Vidal, Jacques François et Claude Darvy complétaient la distribution. La première semaine du mois d'août vit encore quatre autres représentations, devant un nombreux public, et le succès, en Suisse, fut remarquable. En revanche, la représentation à Paris le 15 novembre de la même année au Théâtre des Arts donna lieu à des manifestations et à des oppositions ; la pièce ne put continuer sa carrière sur scène que « sur invitation » pendant quelques semaines.

Maintenant que la polémique est retombée, il convient de redonner à *Bérénice* de Brasillach sa juste place et d'écouter à nouveau ce chant inoubliable.

Dans sa ligne dramatique, l'œuvre de Brasillach rappelle celle de Corneille, puisqu'il s'agit d'abord du retour de Bérénice qui surprend un Titus déjà résigné à l'avoir perdue. Bérénice est revenue pour rester maintenant, ayant trop souffert de ses deux départs d'autrefois :

*... le premier, par une nuit pourrissante d'automne, mouillée de pluie tiède, de ces nuits où l'univers entier nous abandonne, ces nuits de lâcheté, ces nuits d'orage inéclaté, ces nuits qui sentent la pomme sure et la trahison. Je partais, j'abandonnais ma vie, mon amour, ma jeunesse morte. (...) Et l'autre fois, c'était à mon premier retour, l'an dernier, un matin aigre de février, je m'en souviens. J'étais chassée, j'avais passé deux jours à Rome, j'avais à peine vu l'Empereur. C'était l'échec absolu, total, irrémédiable. Mais dans le vent frais, quel extraordinaire espoir de printemps, sur la route de l'exil, m'a saisie ? Je me suis juré de revenir.*¹³

¹³ R. Brasillach, *Bérénice*, II, 3, Ed. Les Sept Couleurs, 1954, Plon, 1957, 1973.

En revanche, par sa délicatesse psychologique, par son accent de tendresse contenue, par l'omniprésence de l'amour le plus simple et le plus personnel aussi, cette œuvre prolonge souvent « l'histoire douloureuse » évoquée par Racine :

*Je sais que je l'ai tenu dans mes bras, désarmé et confiant, et que jamais aucun de nous deux, aux confins même de la vieillesse, n'oubliera certains mots, certains gestes, certains instants qu'aucun être au monde ne connaît. Je sais qu'il est Titus.*¹³

Mais combien originale aussi sera maintenant cette voix ancienne et nouvelle à la fois, venue de si loin pour se charger de sensibilité frémissante et de poésie heureuse.

La pièce de Brasillach est d'une simplicité toute classique dans sa composition, chacun des cinq actes ayant pour titre chacun des cinq mots de Suétone : 1. Titus, 2. Berenicen, 3. Invitus, 4. Invitam, 5. Dimisit. L'auteur, dans le générique, apporte d'autres précisions utiles : Titus, 37 ans ; Bérénice, 51 ans ; puis « La scène est à Rome... Le décor doit compter aussi peu que possible... Bérénice demeure assez orientale... La pièce commence au début de l'après-midi et finit le lendemain matin avant midi. » La construction est très équilibrée, en échos, inversés ou non, toute musicale. L'acte central (III), tel un poème d'amour hors du temps et de l'espace, est précédé d'un premier mouvement, le retour de Bérénice (I, II), et suivi d'un dernier mouvement, le départ de Bérénice (IV, V).

Trois thèmes majeurs, véritables leitmotifs qui s'appellent et se répondent, rythment la pièce : la jeunesse, l'amour, le bonheur. La jeunesse du présent, celle que l'on possède et que l'on vit, incarnée par Paulin et par Phénice ; la jeunesse du passé, celle que l'on a ressentie, que l'on regrette et dont on se souvient, celle de Titus pour Bérénice :

*O mon ami, ô jeune homme sans armes qui t'endormais entre mes bras, comme un enfant, et que je berçais, éveillée sans cesse, au cœur d'une joie terrible et douce.*¹⁴

*C'est toi que je retrouve, mon petit, mon jeune guerrier maladroit des nuits d'Orient, qui sentait le soleil et le sable.*¹⁵

¹⁴ *Op. cit.*, III, scène unique.

¹⁵ *Op. cit.*, V, 4.

Dans la tragédie racinienne en général, l'amour est une brûlure jamais guérie, une soif jamais satisfaite, une atteinte mortelle. Tournée vers le passé qu'elle regrette ou vers l'avenir qu'elle rêve, l'héroïne se consume au feu de l'impossibilité. Dans la pièce de Brassillach au contraire, l'amour est vécu dans toute son intensité, dans son accomplissement. L'admirable scène unique du troisième acte est « cette rencontre... à l'instant capital » de Titus et Bérénice, la présence de l'amour. Monte alors un des plus beaux chants d'amour de la littérature où les deux voix se reconnaissent : « Voici Bérénice — Voici Titus », s'appellent : « Salut, Bérénice — Salut, Titus », s'opposent : « Tout est impossible — Tout est possible », et se confondent :

Bérénice — Ta main gauche est sous ma tête, et ta droite me tient embrassée.

Titus — Ma main gauche est sous ta tête, et ma droite te tient embrassée.¹⁶

Cette scène, la plus personnelle qui soit, riche d'émotion et d'intimité, devient aussi la plus universelle, car l'éternité du sentiment appelle l'éternité du chant. « J'écoute ta voix », dit Titus à Bérénice, et celle-ci redit les versets du Cantique des Cantiques. Elle est la Sulamite, il est Salomon :

*« Moi aussi je dormais, mais mon cœur veillait. C'est la voix de mon bien-aimé. Il frappe : Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, mon immaculée, car ma tête est couverte de rosée, les boucles de mes cheveux sont trempées des gouttes de la nuit. »*¹⁶

Et puis il y a le bonheur, qui donne à la pièce sa lumière et son harmonie ; le bonheur que l'on a vécu, le bonheur que l'on vit ou que l'on veut vivre, enfin le bonheur à préserver. C'est lui qui lie le passé, le présent et l'avenir en les confondant dans une même extase. Ce thème, aux échos plus étendus, s'ajoute aux deux autres en les unissant, car le bonheur est une image plus ardente de la jeunesse ou un instant d'amour qu'il faut perpétuer, mais il les dépasse aussi.

¹⁶ *Op. cit.*, III, scène unique.

Bérénice — Ne regrette rien. De ce qui nous a unis, peut-être avons-nous sauvé le meilleur, cet instant où la brûlante jeunesse et la vie orientée sur le déclin se sont unies soudain dans l'éclat et la chance et la stupeur et l'émerveillement et le cruel bonheur. Adieu, Titus.

Titus — Adieu, Bérénice.¹⁷

Malgré le vieillissement et malgré l'absence, restera « ce mot nacré, ce mot du fond des mers, le bonheur », cette sorte particulière de grâce qu'on appelle l'accord avec l'existence, ce mot qui fait vivre. Et c'est au nom du bonheur, pour le sauver, que Bérénice part, car elle sait que ce mot pourra toujours chanter en elle dans les terres lointaines.

Le chant de Bérénice, oui, une mélodie assez large pour moduler toutes les nuances du cœur humain et assez profonde pour n'appartenir qu'à la reine de Césarée. C'est cette voix d'une tonalité un peu brisée, mais qui sait la joie autant que la douleur, qui sait la présence et l'absence ; la voix qui, comme la vague du soir, vient jeter sur le rivage de sable ses échos affaiblis où se mêlent pour toujours le rêve d'un paradis perdu et l'amère nostalgie.

Bernard Athanasiadès

¹⁷ *Op. cit.*, V, 4.